



L'esprit de la forêt

Les événements l'ont peut-être poussé dehors comme s'ils prenaient la direction de ses aspirations secrètes, du côté de la forêt. Il a abandonné un poste important dans l'horlogerie, vendu sa villa et inventé sa liberté du haut du pécule amassé en une vie de travail. Loin du monde, dans sa forêt, il s'est mis à tailler dans les troncs des figures, des animaux, des formes. Un peu hésitant, un peu ébloui, il s'est mis à tâter vraiment sa nouvelle vie dans le bois, dans les souches, au bord d'un sentier de forêt.

«J'ai arrêté mon travail il y a trois ans. C'était comme la fin d'une longue journée. Il y avait quelques années déjà que je taillais des sculptures dans le bois, dans ma forêt, au Mont Racine. Un jour que je faisais une coupe de bois, je m'étais amusé à tailler un totem dans un arbre cassé. C'est parti comme ça, bêtement, entre le pique-nique et le café. Un coup de tronçonneuse et j'ai vu une espèce de gueule! Cela m'a subjugué. Je ne voyais plus le temps passer. Tous mes loisirs à la forêt, avec ma tronçonneuse, mon maillet, mes gouges...

Loisir-passion

«Sans doute que je renouais de cette manière avec ma véritable passion qui était la peinture et le dessin. C'est ça que j'aurais voulu faire et que mes parents, eux, ne voulaient pas me voir faire. Au lieu de l'Ecole d'Art dont je rêvais, je me suis retrouvé au Technicum. Je suis devenu technicien. Mais tous mes loisirs, je les consacrais à la peinture et au dessin. Des autoportraits, des portraits, des natures mortes, des paysages. Je suivais des cours du soir. Mais c'est ailleurs que j'ai fait carrière, par la force des choses. Il fallait bien se passionner quand même, mais il man-

quait la conviction. Et puis il y avait la famille, les enfants.

«Quand j'ai arrêté, avec l'idée de m'adonner essentiellement à la sculpture sur bois, j'ai été happé par autre chose. L'un de mes fils, Olivier, est un crack du plongeur. Il détient le record du monde de plongeur (52 mètres 30!) et a fondé son entreprise qui compte une trentaine de plongeurs, l'Oliver's Organisation. Il parcourt le monde et présente des spectacles. Pendant près de deux ans, j'ai voyagé avec lui, construisant ses piscines, ses échafaudages. Et puis j'ai eu un grave accident: tout s'est arrêté. Je n'ai plus pu travailler.»

Le sentier des statues

«Mais je ne veux pas abandonner. Maintenant que je peux de nouveau marcher, je me propose de retourner dans ma forêt. Aujourd'hui, c'est un lieu connu et très fréquenté pendant les week-ends. C'est un but de promenade et aussi de courses d'école. Les gens viennent voir mes sculptures par centaines, au point qu'il est devenu nécessaire de baliser l'itinéraire. C'est un chemin pas très aisé. On atteint la forêt après une demi-heure de marche depuis Marmoud, dans la vallée de La Sagne. Pour le balisage des sentiers du Jura, un panneau indiquera le «sentier des statues». Actuellement, il y en a vingt-cinq. Des animaux, des visages, une mère à l'enfant, etc. J'ai obtenu quelques commandes, mais ce que je préfère, c'est sculpter dans la forêt, en plein air. Là, je ne vois pas le temps passer. A un certain moment, on est passionné, on oublie même de manger et de boire un verre.

«Je monte dans ma forêt. Dans mon sac à dos, il y a les outils dont j'ai besoin. Une tronçonneuse, un maillet, des gouges et des ciseaux. Sculpter les

Un beau jour, il en a eu marre. A 54 ans, le Loclois Georges-André Favre a tout lâché pour revenir à ses passions d'adolescent



Georges-André Favre: «Peu importe qu'on me considère comme un artiste. Je fais ce que je veux.»
Photos Christian Galley

troncs, c'est une longue approche, ça ne se fait pas d'un coup. Il faut bien regarder, c'est comme si le tronc équarri dictait la forme. Il faut s'en imprégner, voir le sujet, le sentir, et arriver enfin à dégager du bois une forme originale et forte. Une fois que les proportions sont trouvées, qu'une forme s'impose, il devient presque impossible de se tromper. Seule une maladresse ou une inattention pourraient m'écarter d'une certaine vérité, celle qui se cache dans le bois.

Souvent, je soutiens ma vision au moyen de croquis, jusqu'au moment où je parviens à m'en passer. Une bonne semaine de travail, parfois plus, est nécessaire pour achever une sculpture. Au Locle, le home «La Résidence» m'a commandé une sculpture dans son parc, à partir d'un gros orme malade qui a été abattu. J'y ai réfléchi pendant six mois, travaillé pendant quinze jours, et il est sorti deux cigognes... Ça devait parler du temps, et voilà deux cigognes! Est-ce que les cigognes parlent du temps?»

«Je les vivrai»

«Ça m'amuse, voyez-vous, et ça me passionne. Qu'il neige, qu'il pleuve, c'est égal: quand j'y suis et que je tiens

ma souche, mon tronc, je ne vois plus rien d'autre. Le temps est aboli ou ce n'est plus le même temps. Evidemment, avec ma jambe handicapée, je ne ferai plus des journées si longues. Mais je les vivrai quand même, ces journées, et peu importe qu'on me considère ou non comme un artiste dans le plein sens du terme: je fais ce que je veux. Je ferai ce que je voudrai. Si je m'y mettais à fond, je pourrais vivre de mes sculptures uniquement, mais je ne me fixe pas vraiment ce but. Il ne faudrait pas que ça devienne un turbin, une obligation. Je préfère laisser les choses venir, sans chercher les commandes. Grâce aux contacts d'Olivier, j'ai failli être engagé par un parc d'attractions, dans le nord de l'Allemagne, pour sculpter dans les arbres. Quelle reconversion! Mais je ne veux pas que cette activité m'obsède, je veux qu'elle reste spontanée, presque sauvage...

«Il n'y a pas beaucoup de rapport entre cette démarche et le travail que je faisais auparavant, les responsabilités que j'assumais. Il y a surtout le fait qu'on finit toujours, quels que soient les détours, par rejoindre son chemin. Même le temps ne vient pas à bout des vraies passions. Alors, si c'était à refaire...»

Propos recueillis
par Jean-Bernard Vuilleme